

Paul Souday

Le Temps 29 déc. 1921

FEUILLETON DU *Temps*
DU 29 DÉCEMBRE 1921

LES LIVRES

Le centenaire de Dostoïevsky

Les communications étant interrompues avec la Russie, il n'est pas surprenant que la célébration du centenaire de Dostoïevsky ait subi un léger retard. Ajoutez que la différence des calendriers embrouille tout. Il serait né le 21 octobre 1821, d'après M. Serge Persky (1) : je crois bien que M. Bienstock donne une autre date. Enfin, peu importe. Pour l'année, du moins, tout le monde est d'accord : c'est déjà quelque chose, et les nouvelles de Russie ne sont pas toujours aussi sûres. Si l'on a tardé quelque peu, on s'est rattrapé en n'épargnant pas l'enthousiasme. A vrai dire, il ne semble pas avoir été général, et ni les pouvoirs publics, ni l'Académie, ni la Sorbonne, ni la Société des gens de lettres n'ont cru nécessaire de s'y associer officiellement. Fédor Mikhallovitch, qui avait l'expérience de la déportation, a dû se contenter d'une petite cérémonie cénaculaire, entre les murs nus de l'austère théâtre du Vieux-Colombier. Tout s'est borné à une séance de conférences et de lectures, sous la présidence de M. Jacques Copeau, directeur de ce théâtre et habile adaptateur des *Frères Karamazof*. Mais les fidèles suivaient l'office avec une respectueuse dévotion, et les prédicateurs ne ménageaient pas les hommages dans leurs panégyriques. Un poète russe, M. Constantin Balmont, a déclaré qu'au nom de Dostoïevsky un seul autre était comparable dans l'histoire : celui de Copernic. Le romancier russe Merejkovski s'est écrié : « Russie, lumière de l'Orient ! France, lumière de l'Occident ! » Et c'est à Dostoïevsky qu'il a rapporté l'honneur du grand rôle qu'il attribue à sa patrie. M. André Suarès, dont le discours a été lu par M. Copeau, nous a notifié que l'auteur de *Crime et châtiment* l'emportait sur Wagner, Beethoven, Ibsen, Tolstoï et Gœthe, et lui a immolé, entre autres, notre Flaubert. M. André Gide lui a sacrifié Balzac, et l'a sacré le

plus grand des romanciers. Bref, l'apothéose a été complète.

Ce n'est pas la première fois que MM. André Suarès et André Gide affichent cette admiration éperdue. Dans un volume intitulé *Trois hommes* (2), les deux autres étant Pascal et Ibsen, le premier de ces deux André exposait que seuls Shakespeare et Rembrandt valent d'être nommés à côté de Dostoïevsky, dont il disait : « Il est dans le rêve de la conscience, comme Shakespeare même, et Shakespeare seul, avec le seul Rembrandt. » Il offrait en holocauste au grand Russe Flaubert déjà, et Nietzsche, et tous les Anciens en bloc : quant aux Français, il leur reconnaissait la force de l'esprit, mais, tout comme Mme de Staël ou un collaborateur de la *Contemporary Review*, il les accusait de manquer de profondeur. Il faut savoir que pour M. André Suarès, membre éminent de l'école de la Vie, l'intelligence est nécessairement superficielle : l'émotion a le privilège exclusif d'être profonde. Et l'on ne saurait rien connaître à moins d'aimer. (Le contraire serait peut-être plus juste, et il vaudrait mieux dire qu'on ne saurait rien aimer à moins de connaître. Il y a des choses qu'on n'aime pas, précisément parce qu'on les connaît bien, et l'on ne peut aimer celles qu'on ignore.) Enfin, pour conclure, l'auteur de cette éloquente étude, arrivé au paroxysme de la ferveur, ne trouvait plus pour Dostoïevsky de comparaison qu'avec lui-même, Suarès. « Dostoïevsky, si je ne me trompe, et moi-même à mon rang, nous sommes l'antidote de la tyrannie rationnelle, des philosophes, et de tout poison inhumain : Dostoïevsky, le cœur le plus profond, la plus grande conscience du monde moderne. »

Quant à M. André Gide, dans une brochure, *Dostoïevsky d'après sa correspondance* (3), il écrivait : « C'est lui, non point Tolstoï, qu'il faut nommer à côté d'Ibsen et de Nietzsche : aussi grand qu'eux et peut-être le plus important des trois. » Puis il rabrouait vertement Melchior de Vogüé, dont les éloges lui semblent insuffisants, et dont l'article, dans son volume du *Roman russe*, commençait par ces mots : « Voici venir le Scythe, le vrai Scythe, qui va révolutionner toutes nos habitudes intellectuelles. » M. Gide ne veut pas que Dostoïevsky soit un Scythe, — même pittoresque, comme dit M. Maurice Donnay dans sa *Lysistrata*.

Sur un point, cependant, M. André Gide a certainement raison contre Vogüé. C'est à propos du *Journal d'un Ecrivain*, que Vogüé ex-

(2) A la *Nouvelle revue française*.

(3) Chez Figuière.

pédie par-dessous jambe, en ces termes : « S'il y avait eu à Delphes un moniteur chargé d'enregistrer les oracles intermittents de la Pythie, c'eût été quelque chose de semblable. Dans cette encyclopédie, qui fut la grande affaire de ses dernières années, Fedor Mikhaïlovitch déversait toutes les idées politiques, sociales et littéraires qui le tourmentaient... Ces hymnes obscurs échappent à l'analyse comme à la controverse. » Il ressort aujourd'hui de ce passage que, malgré sa renommée d'auteur à considérations, le noble vicomte n'était pas exempt d'une certaine frivolité. Lorsque le *Roman russe* parut, en 1880, on était communément réduit à le croire sur parole. Mais depuis, MM. Bienstock et John-Antoine Nau ont publié une traduction française de ce *Journal d'un Ecrivain* (4), et c'est, si l'on veut, une lecture un peu rude, à cause de la longueur (six cent vingt et une pages de texte compacte) et des nombreuses redites, mais cela n'est ni obscur, ni particulièrement lyrique; cela n'échappe pas du tout à l'analyse, et à la controverse encore moins. C'est en somme du journalisme de type courant, voire assez ordinaire, mais qui nous renseigne à merveille sur les idées de Dostoïevsky.

Or, le public français s'y méprend, en général, du tout au tout. On sait que Dostoïevsky a été condamné à mort par la justice tsariste comme conspirateur, gracié au pied de l'échafaud, déporté pendant dix ans en Sibérie, dont quatre au bagne; et on l'a étiqueté, en outre, comme un qui dénonce les iniquités sociales, s'agenouille devant les mendiants ou les prostituées, et professe la religion de la souffrance humaine. Alors on en conclut un peu rapidement que ses opinions sont au moins socialistes révolutionnaires, ou, comme on disait là-bas, nihilistes, et qu'il siégerait aujourd'hui parmi les bolchevistes, entre Lénine et Trozky. Est-ce que Gorki ne bolchevisait point, qui a tout l'air de son disciple et continuateur? Eh bien, c'est très précisément le contraire qui est le vrai. Dostoïevsky est ce qu'en langue politique vulgaire nous appelons un nationaliste, un réactionnaire et un clérical. Je me rappelle la stupour de mon regretté ami Jules Huret, lorsque je lui fis cette révélation : il ne voulait pas y croire. Ce n'en est pas une, assurément, pour M. Suarès ni pour M. Gide, qui ont lu le *Journal d'un Ecrivain*, et qui savent à quoi s'en tenir (M. Suarès ne dissimule même pas que Dostoïevsky était antisémite); mais s'ils avouent le fait, ils s'efforcent d'en restreindre la portée et d'en altérer le sens. D'ailleurs, ils

ne s'accordent pas toujours, bien qu'animés d'un même zèle pour ce maquillage pieux. L'Amour a de ces bizarreries, et le même objet peut être loué avec une ardeur égale, mais pour des motifs contradictoires, par deux parfaits amants.

Ainsi nous avons vu M. Suarès féliciter le héros de sa révolte contre la « tyrannie rationnelle » et du mépris où il tient tous les préjugés, y compris ceux de la raison; et notamment, d'après cet hagiographe, « il a toujours répugné aux sciences, comme vaines ». Soyons justes : Vogüé l'avait dit, et se demandait : « Pourquoi cet acharnement contre la pensée? » Mais M. André Gide ne l'admet pas, et il invoque le conseil donné par Dostoïevsky à une jeune fille qui voulait être infirmière, de compléter d'abord son instruction. M. Gide aurait pu ajouter quelques traits. Dostoïevsky ne désirait pas que le moujik continuât de ne savoir ni lire, ni écrire. Et il se moque, à l'occasion, des ignorants, fiers de leur ignorance, qui déclarent d'un ton suffisant qu'ils ne comprennent rien à Raphaël, ou qu'ils ne trouvent rien d'étonnant dans Shakespeare, comme si Shakespeare et Raphaël étaient, de ce fait, irrémissiblement condamnés. Dostoïevsky lisait beaucoup, un peu au hasard, et sans beaucoup de jugement; par exemple, il raffolait d'Eugène Sue. Mais ce goût honorable de l'instruction primaire ou spéciale, voire littéraire et artistique, ne suffit pas à prouver l'intellectualisme, et se concilie aisément avec la thèse opposée. M. André Suarès est bien lui-même ancien élève de l'Ecole normale supérieure! Renvoyons M. André Gide à ce véritable évangile intellectualiste : *L'Avenir de la science*, de Renan, où ces distinctions sont lumineusement expliquées. Dostoïevsky eût détesté ce beau livre.

Son point de départ, c'est sa violente animosité contre les Russes européanisés, qui séjournaient volontiers en Occident, donnaient à leurs enfants une éducation occidentale, devenaient sous cette influence libéraux et libres-penseurs. Il va jusqu'à dire qu'une gouvernante française est plus funeste que tous les vices! D'après lui, l'âme russe est corrompue par le contact de cette civilisation, qu'il poursuit d'une haine renouvelée de Jean-Jacques. « Notre peuple, écrit-il, est plus pur de cœur que nos classes élevées. » Pourquoi? C'est qu'il est encore « indemne de culture européenne ». Flaubert et d'autres, avant Pierre-Maurice Masson, avaient discerné les ferments de réaction religieuse et politique apportés par le citoyen de Genève. Tout l'essentiel de Barrès est dans Rousseau, bien qu'il l'ait renié, après l'avoir

(1) Chez Fasquelle, 1904.

porté aux nues. Et pareillement, tout le principe des théories de Dostoïevsky, lesquelles n'ont sur le barrésisme et aussi sur le chamberlainisme germanique que le mérite de la priorité. Tous ces nationalismes et ces pragmatismes se ressemblent comme des frères et proviennent de la même souche.

La civilisation et la raison étant rejetées, il ne reste que la tradition, la foi du charbonnier, et l'exaltation dudit charbonnier, monté en épingle, proposé en modèle, et d'autant mieux asservi. Il y a une espèce de démagogie rétrograde, dont nous avons connu des cas en France avec Albert de Mun et avec le boulangisme. La position de Dostoïevsky n'est pas sensiblement différente. Il aime le peuple, c'est entendu, mais non pas comme les républicains qui veulent l'éclairer, l'élever et l'affranchir. Il l'adore, mais il en fait une idole. Il prend le peuple russe, tel qu'il le trouve, le moujik ignare, et qui ne participe à la vie spirituelle que par ses prosternements héréditaires et impulsifs devant le Christ et le Tsar. Et il proclame : « La vérité est dans le peuple ! Il n'y a pas d'autre vérité que la vérité populaire ! Notre peuple seul possède le trésor du génie russe intégral. Hommes russes, qui vous prétendez cultivés, humiliez-vous ! Vous devez aimer et vénérer tout ce que votre peuple aime et vénère. Là est le patriotisme, là est le salut. Allez au peuple, retournez à la terre, enracinez-vous (5) dans le sol natal et l'esprit traditionnel de votre nation ! Courbez-vous devant le Tsar et les icônes ! » Avec moins de brièveté, c'est la devise de Michel Strogoff. Et l'on distingue le conservatisme profond, qui peut chez certains être machiavélique, de ce populisme et de cette démolitrice.

Je ne doute pas de la sincérité de Dostoïevsky, mais les conséquences de la doctrine n'en sont pas changées. Consolidation de la religion d'Etat et des autorités existantes, hypertrophie du mot national, érigé en criterium de certitude : voilà ce qui en résulte chez Dostoïevsky, comme chez les autres. Et il se contredit au besoin ; il n'en annonce pas moins la fraternité universelle et l'union « panhumaine », très sincèrement aussi, c'est incontestable ; mais pas plus que l'antisémitisme, il n'évite pratiquement le bellicisme, ni la xénophobie. Ainsi le veut la logique du système.

Pour Dostoïevsky, la guerre est bienfaisante et fortifie l'humanité. Elle est terrible ?

(5) Le mot même de *déracinés*, dont M. Barrès a fait la fortune chez nous, est en toutes lettres dans Dostoïevsky. (*Journal d'un Ecrivain*, traduction française, p. 567.)

Mais la douleur n'est-elle pas lustrale et régénératrice ? Vogüé s'étonne de cette idée de la purification par la douleur : cela montre que ce gentilhomme de lettres, réputé bien pensant, ne savait même plus ce que c'est que le christianisme. Dostoïevsky était très authentiquement chrétien, et ce n'est pas à tort, quant à lui, qu'il s'en flatte. Toutes ses convictions religieuses et patriotiques convergent et lui font prêcher la guerre sainte contre le Turc. Il décide : « Constantinople doit être à nous ! » Il promet à la Russie l'hégémonie européenne. Il se mue en Picrochole de café du Commerce. Et ses prophéties sont rarement heureuses. Il croit au succès de Mac-Mahon et des gens du 16 mai, à l'impossibilité de la République en France, à la solution pacifique de la question sociale en Russie, tandis que, d'après lui, la lutte des classes aboutira infailliblement à des massacres dans tous les autres pays d'Europe. Ne l'accablons pas ! On pourrait relever chez lui bien d'autres faiblesses, et d'autres bévues. Il n'est pas extrêmement instruit : par exemple, il attribue au génie personnel de Pouchkine et au génie russe, incarné dans ce poète, ce qui est une conquête générale du romantisme, à savoir le sens du relativisme historique, la faculté de se représenter nettement les différences entre les hommes selon les temps et les lieux. Dostoïevsky n'est ni un érudit, ni un penseur remarquable. Il a pourtant des vues ingénieuses, et après tout il a devancé M. Barrès, de qui M. Suarès et M. Gide s'évertuent vainement à le différencier. Ils ne consentent pas qu'il soit traditionaliste, ni qu'il enseigne le culte des morts ! M. Gide le veut même individualiste ! Qu'est-ce donc que son culte du peuple ? Cette fameuse vérité populaire, dont il fait un dogme, n'est-elle pas commune à tous les moujiks ? Ne se la transmettent-ils pas de père en fils ? Ne mettent-ils point les pas dans les pas ?

Maintenant, je n'ai garde d'oublier que Dostoïevsky est aussi et d'abord un romancier, non pas peut-être le plus grand de tous, ni seulement le plus grand des Russes, mais enfin l'un des plus considérables du dix-neuvième siècle. Un de mes amis, très bon lettré, et littérairement rässophile, lui préfère Tolstoï et Tourguenief, et ne le met guère qu'au rang de Gorki, ce qui est bien quelque chose encore, mais reste loin des hyperboles de MM. Gide et Suarès. Les romans de Dostoïevsky, ce n'est pas une question qu'on puisse traiter en quelques lignes. J'y reviendrai une autre fois, si je suis de loisir.

PAUL SOUDAY.